MARC ROCHE

Elizabeth II

la dernière reine

Extrait de la publication

LA TABLE RONDE

ELIZABETH II
LA DERNIÈRE REINE

Extrait de la publication

MARC ROCHE

ELIZABETH II

La dernière reine

LA TABLE RONDE
14, rue Séguier, Paris 6e

© Éditions de La Table Ronde, Paris, 2007.
ISBN : 978-2-7103-2944-2.

Extrait de la publication

À ma mère.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

SOMMAIRE

Prologue : Les dix vies d'Elizabeth II 9
I. Elizabeth II, reine et femme 17
II. L'éducation d'une reine 50
III. La reine et sa famille 78
IV. Les quatre colonnes du pouvoir 121
V. Diana et Camilla 148
VI. La reine et ses Premiers ministres 184
VII. La diplomate 220
VIII. La femme d'image 259
IX. La reine et sa cour 283
X. La reine et l'argent 308
Conclusion : La dernière reine 331
Annexes 347

Extrait de la publication

PROLOGUE

LES DIX VIES D'ELIZABETH II

Sergei Pavlenko, peintre russe installé à Londres, a peint le plus beau portrait officiel d'Elizabeth II. Le teint de pêche, les yeux bleus au regard direct, le profil net et droit, le gant blanc nonchalamment abandonné sur le manteau de velours bleu nuit et l'insigne étoilé en émail rouge de l'ordre de la Jarretière : une autorité naturelle émane d'elle sous la lumière zénithale de la verrière. Hiératique sur le Grand Escalier de Buckingham Palace aux marches peu profondes couvertes de velours rouge, elle me toise d'un air mystérieux. Il y a de la Joconde dans ce sourire à peine esquissé. Moi, le républicain, je dois en convenir : cette femme me fascine.

Notre première rencontre remonte à 1991. C'était à Harare où je couvrais le sommet du Commonwealth. Quand la souveraine a fait son apparition sous la marquise dressée sur la pelouse du haut-commissariat britannique dans la capitale du Zimbabwe, tous les invités se sont figés. Sa dame de compagnie m'avait indiqué qu'il convient

Extrait de la publication

d'appeler Sa Majesté « Ma'am » (Madame). C'était le sésame salvateur.

« Comment allez-vous, monsieur ?

— Bien, Ma'am.

— Depuis combien de temps êtes-vous en poste en Angleterre ?

— 1985, Ma'am.

— Et vous vous y plaisez ?

— Énormément, Ma'am.

— Les Français s'intéressent-ils au Commonwealth ?

— Oui, Ma'am. Il existe une organisation similaire : la francophonie.

— Similaire, mais différente. »

Un silence s'installe. Le temps pour moi de trouver une suite à cet échange. La reine a disparu. Fin brutale d'une rencontre avec une légende.

Retour sur les impressions. La souveraine est plus petite que je ne le pensais. Sa poignée de main est molle. Sa voix nasillarde, ses fins de phrase pratiquement inaudibles. Elle a l'air passablement ennuyée par le monde qui l'entoure.

Déçu ? Au contraire. Par la suite, je l'ai rencontrée à cinq reprises, dans l'exercice de ses fonctions officielles et, chaque fois, je suis tombé sous son charme. Étais-je séduit par la femme ou la fonction ? Jamais je n'ai pu faire la différence.

Cinq rencontres en vingt-deux ans de correspondance à Londres, c'est apparemment peu, mais en fait beaucoup.

Peu pour saisir cette personnalité qui incarne toute l'Histoire contemporaine du Royaume-Uni et du monde.

La doyenne des têtes couronnées d'Europe a eu pour interlocuteurs toutes les stars politiques de la planète, de Churchill à de Gaulle en passant par Kennedy et Nehru. Elle est à la fois chef d'État commandant en chef des armées et gouverneur suprême de l'Église anglicane.

On a toujours l'impression d'avoir vu la monarque la plus photographiée et peinte de la planète dans un musée de cire. Son effigie est partout, sur les timbres-poste et les billets de banque. Ses initiales « ER » (Elizabeth Regina) décorent les parapheurs ministériels, les boîtes aux lettres rouges, les tentures de l'Opéra de Covent Garden ou le costume rouge et or des hallebardiers au chapeau plat Tudor. Les passeports, les déclarations d'impôts et le permis de conduire sont émis en son nom. Les prisonniers sont détenus selon « le bon plaisir » de Sa Majesté.

Sous son règne enfin, le pays a connu les joies du succès et les affres de l'échec, démontrant qu'une nation, prise entre un équilibre ancien déjà rompu et un équilibre nouveau qui reste à réinventer, peut renaître.

À l'inverse d'un président élu au suffrage universel ou des familles royales du continent, la reine vit sous une cloche dorée, coupée de la vie réelle du commun des mortels. Elle fuit la presse. Même à ses quelques amies, Elizabeth II ne se livre guère. Si elle n'avait pas été reine, quelle mémorialiste cet ordinateur vivant aurait pu être !

Personne n'a jamais rien pu lire sur ce visage lourd de secrets consignés chaque soir dans son journal intime qu'elle emportera, sans doute, dans sa tombe. Elle garde la même impassibilité dans les situations les plus dramatiques, la même maîtrise devant des événements éprouvants.

Extrait de la publication

Même les républicains les plus endurcis critiquent le système, mais rarement la personne au-dessus de tout reproche. Devant une telle unanimité, l'observateur reste partagé entre l'incompréhension et l'admiration. Incompréhension devant les ors et fastes d'un passé clairement incompatible avec le monde moderne. Admiration pour le parcours quasi sans faute de Sa Gracieuse Majesté animée par son sens du devoir.

Le succès du film de Stephen Frears, *The Queen*, est dû essentiellement au fait qu'Helen Mirren, dans l'interprétation d'Elizabeth II, projette parfaitement les deux faces contradictoires de son modèle : la reine et la femme. La comédienne a admirablement rendu la patine inimitable dont luit la couronne d'Angleterre. Il y a dix ans, Mirren était une ardente républicaine. Anoblie entre-temps, elle ne cache pas aujourd'hui son admiration envers la reine, comme en témoigne l'hommage rendu à son modèle lors de la remise de l'Oscar hollywoodien de la meilleure actrice : « Pendant un demi-siècle, Elizabeth Windsor a su garder sa dignité, son sens du devoir… et sa coiffure. Je salue son courage et sa constance et je la remercie, car, sans elle, il est sûr que je ne serais pas ici. Mesdames et Messieurs, je vous donne la reine. »

Un autre argument m'ayant incité à écrire cet ouvrage est la commémoration du dixième anniversaire de la mort de la princesse Diana, à Paris le 31 août 1997. « La princesse des cœurs » aurait eu quarante-six ans. La mémoire collective britannique semble avoir pudiquement refoulé de l'ère élisabéthaine cette page noire, exonérant la souveraine des principaux griefs qui lui avaient été faits alors. La publication, le 14 décembre 2006, du rapport Stevens

Extrait de la publication

clouant au pilori la théorie, défendue par Mohammed Al Fayed, d'un complot orchestré par les Windsor pour se débarrasser de la princesse Diana, a dédouané la monarque et les siens. Le départ prévu de Tony Blair du 10 Downing Street modifie, de surcroît, profondément le paysage politique où évolue l'hôtesse de Buckingham Palace. À l'occasion de la célébration du soixantième anniversaire de son mariage, en 2007, l'Angleterre succombe à nouveau à la Elizabethomania.

Enfin, les passions partisanes de l'élection présidentielle française nous conduisent à nous interroger sur les avantages du système monarchique à l'anglaise, au-dessus de la mêlée politique. L'instauration de la République a créé une rupture dans la continuité politique de la France. Les Français républicains ont toujours eu la fibre un peu monarchiste. Le silence du monarque, dit-on, vaut tous les discours d'un président. Le style « V^e^ République », après tout, paraît comme un amalgame surprenant de royauté et de républicanisme. L'étrangeté de la monarchie britannique, ses châteaux, bijoux, chevaux, uniformes, bibis… font l'objet d'une curiosité un peu goguenarde mais le plus souvent admirative dans l'Hexagone. Le style vestimentaire d'Albion, l'éducation des enfants, les loisirs, l'humour au second degré et l'art de vivre continuent de séduire grands et petits-bourgeois français. Cette anglomanie rend perplexe le duc d'Édimbourg, époux de la souveraine, qui m'a dit un jour qu'il trouvait les Français franchement « rigolos » : « Vous adorez la monarchie des autres après avoir abrogé la vôtre. »

L'ambition de ce livre est d'essayer de comprendre comment une frêle jeune fille brune, timide, au maintien

Extrait de la publication

modeste, sommairement éduquée, a atteint, après un demi-siècle de règne, un prestige personnel que nul ne prévoyait. Par sa dignité tranquille, son dévouement total à la fonction et l'intelligence de son rôle, cette petite femme aristocrate de naissance, mais petite-bourgeoise par ses goûts, a réussi à asseoir plus solidement que jamais l'une des institutions les plus anachroniques au monde : la royauté britannique. Lorsque Elizabeth II ne sera plus là, tout indique que la monarchie continuera. Mais sans doute, sous une autre forme que celle qu'elle lui a donnée. D'où notre titre, *La Dernière Reine*. Pas au sens de dernière de la lignée, mais de la description admirative du président Mitterrand : « une vraie reine ».

Écrire sur la reine n'est pas une mince affaire. Le premier écueil est la déférence illustrée par cet avertissement d'un conseiller royal à l'auteur de la biographie autorisée de George V : « Vous n'avez pas été convié à écrire sur un homme, mais sur un mythe. » Les biographes doivent jouer aux équilibristes entre la coopération du palais, sans laquelle rien ne peut se faire, et la protection de leur liberté éditoriale. L'effet de la royauté sur le profane est impalpable. Il est difficile de conserver les pieds sur terre quand un huissier de Buckingham Palace glisse à l'oreille du policier de service : « Ce n'est pas la peine de demander un document d'identité à M. Roche. On le connaît. » Le déroulement du tapis rouge peut amener à décrire l'occupante des lieux telle qu'elle souhaite qu'on la voie plutôt que telle que vous la voyez.

Un second problème est celui des sources. Comme on dit familièrement, sur les questions royales, ceux qui savent ne parlent pas et ceux qui parlent ne savent pas. La

Extrait de la publication

reine n'a jamais donné d'interview de sa vie. Ce silence royal est propice à la propagation de rumeurs, de potins, d'informations de seconde main, impossibles à vérifier.

Enfin, une biographie linéaire « à l'anglaise », étoffée d'une kyrielle de dates, de faits et de noms, peut rebuter le lecteur étranger. C'est pourquoi j'ai choisi une construction bâtie autour de dix chapitres structurés autour d'une légende qui, comme les étoiles, ne se laisse pas saisir. Par souci de simplicité de lecture, tous les titres nobiliaires ont été supprimés. Les détenteurs nous le pardonneront.

La reine est une amie de la France, comme le sont bon nombre de membres de son entourage. A-t-elle donné la permission de m'aider dans cette entreprise ? Sans doute. Il ne s'agit bien sûr pas d'une biographie autorisée d'Elizabeth II. Il n'y en a jamais eu. Il n'y en aura jamais.

Londres, avril 2007.

Extrait de la publication

I

ELIZABETH II, REINE ET FEMME

À Buckingham Palace, tous les matins, à 9 heures et pendant quinze minutes, le rituel est immuable depuis 1843. Après avoir bu un café arrosé de cognac, Alistair Cutheberston, garde royal écossais en kilt, joue de la cornemuse dans le jardin sous les fenêtres des appartements privés de la reine. C'est aux accents stridents d'airs écossais du *Sovereign Piper* que commence la journée de Sa Majesté Elizabeth II.

En compagnie du prince Philip, elle prend son petit déjeuner. Toast, marmelade d'oranges, céréales présentées dans un bol Tupperware, thé Darjeeling servi avec un nuage de lait provenant exclusivement des vaches jersey de son élevage de Windsor. La reine est très à cheval sur ce dernier détail. Une douzaine de serviteurs sont mobilisés pour les servir. Obéissant à une chorégraphie complexe pour éviter les collisions, ils sont priés de marcher sur les côtés des tapis pour ne pas les élimer. S'ils croisent le regard de l'hôtesse ou de son mari, ils s'arrêtent net et

font un petit geste de la tête. Le couple royal mange silencieusement et lentement. Sur un vieux transistor, ils écoutent comme quatre millions de leurs sujets la « Thought of the Day », la pensée du jour, la chronique de morale de la BBC Radio 4. Puis, en échangeant quelques propos routiniers, chacun se plonge dans son quotidien favori qui a été préalablement repassé pour ne pas tacher les doigts : le *Daily Telegraph* pour lui, le *Racing Post*, le journal turfiste, pour elle. C'est avec regrets qu'Elizabeth quitte l'atmosphère ouatée de cet îlot privé au milieu de l'île collective pour accomplir sa tâche de reine.

La reine est au travail. Son immense bureau aux murs vert pâle et or avec cheminée beige et marron surplombe à la fois Constitution Hill et Green Park. Assise à son secrétaire Chippendale qui la suit depuis la fin de la guerre, elle se consacre à sa correspondance, lisant quelques-unes des lettres qui lui sont transmises via ses dames de compagnie.

Devant elle, quelques photos de famille en noir et blanc, un buvard, deux encriers, du papier à lettres gravé à ses armes, un coupe-papier portant le chiffre royal et de la cire à cacheter. Les documents officiels sont signés à l'encre noire, la correspondance privée à l'encre verte. Elle travaille seule sans la présence de secrétaires. Le personnel de son bureau, quatorze personnes au total, est installé au rez-de-chaussée et ce sont ses deux pages attitrés qui jouent le rôle de coursiers.

11 heures. Le secrétaire particulier entre. « Bonjour, Votre Majesté », dit cet équivalent de directeur de cabinet, en inclinant légèrement la tête. Par la suite, il s'adres-

sera à elle d'un « Ma'am ». Le protocole veut qu'il reste debout jusqu'au moment où la souveraine l'invite à s'asseoir. Ensemble, ils passent en revue les documents confidentiels les plus importants enfermés dans les fameuses « boîtes » à tiroirs contenues dans une valise de cuir pourpre. La reine l'ouvre avec une clé qu'elle est la seule à posséder. Puis ils examinent les manifestations royales à venir, inaugurations, réceptions, voyages.

L'agenda de la reine n'est guère flexible. Rien n'est laissé au hasard et tout obéit à des dates fixes qui n'ont pas changé en plus d'un demi-siècle de règne. Son emploi du temps est minuté et réglé comme du papier à musique. La reine a vingt semaines de vacances par an, soit quatre fois plus que le Britannique moyen. Parmi les dates clés de l'année figure le 21 avril, jour de son anniversaire, réservé à la réunion annuelle de l'ordre de la Jarretière. En juin ont lieu les courses hippiques — Derby d'Epsom et Royal Ascot — qu'elle ne manque pour rien au monde. Son anniversaire officiel est célébré le même mois, lors du Trooping the Colour, la revue des grenadiers de la Garde. L'événement principal de juillet, ce sont les garden-parties auxquelles sont invitées trente-deux mille personnes, trois à Londres, une en Écosse. L'automne est dominé par la commémoration de l'Armistice au Cénotaphe, le monument au soldat inconnu de Whitehall, la cérémonie d'ouverture de la session parlementaire au cours de laquelle est prononcé le discours du trône et la réception du corps diplomatique.

À tout cela s'ajoutent les visites officielles de chefs d'État étrangers, deux par an, ainsi que ses propres déplacements en province et en dehors du Royaume-Uni.

Extrait de la publication

Ce soir, Sa Majesté prend le train royal, destination Stafford, à seulement deux heures de Londres. Elle dormira dans son wagon bordeaux et gris surmonté de la couronne royale, garé sur une voie de dérivation, à proximité de cette ville des Midlands. Elle aurait aussi bien pu prendre un hélicoptère plutôt que passer la nuit à bord du train en rase campagne. Mais l'arrivée de la souveraine en train a nettement plus d'allure, surtout dans une ville qui célèbre le 800e anniversaire de l'octroi de la charte royale. Ce sont tous ces petits détails qui entretiennent la grandeur des Windsor, aux yeux de leurs sujets.

Sur le quai de la gare où l'attendent les dignitaires locaux en rang d'oignons, Elizabeth apparaît dans un ensemble couleur « framboise écrasée », certes adapté au début du printemps, mais surtout facilement repérable par la foule. Les ourlets de son tailleur et son chapeau ont été lestés de plomb pour résister aux coups de vent. Le sac à main, qu'elle porte à la coudée du bras, la laisse libre de ses mouvements. Pour saluer, elle tourne la main d'un mouvement de rotation étrange. La dame de compagnie me livre le mode d'emploi : « Comme si vous dévissiez une ampoule électrique. »

Cette inauguration de chrysanthèmes n'intéresse guère les chroniqueurs royaux accrédités lassés de trop de cérémonies du même genre. La presse locale, en revanche, est là en force. Composé seulement de trois voitures, précédé de deux motards sans sirène, le cortège est très modeste. Dépourvue de plaque d'immatriculation, la Bentley brune de la reine est rehaussée pour permettre à cette femme de petite taille de s'en extraire facilement.

Extrait de la publication

Remerciements

Mes remerciements vont au secrétaire privé de Sa Majesté, Robin Janvrin, ainsi qu'à Penny Russell-Smith, Samantha Cohen et Ailsa Anderson, du service de presse de Buckingham Palace sans lesquels ce livre n'aurait pas été possible.

Il en est de même des historiens, spécialistes de droit constitutionnel, experts de la monarchie, anciens et présents ministres qui m'ont éclairé sur la personnalité de la souveraine. Je tiens à remercier en particulier Charles Anson, Philip Beresford, David Cannadine, Linda Colley, Robert Lacey, Roy Greenslade, et, à titre posthume, Harold Brooks-Baker, qui m'ont apporté une aide stimulante.

J'exprime toute ma reconnaissance à deux amis journalistes de longue date qui ont relu le manuscrit d'une manière très professionnelle — Dominique Dunglas et François Turmel — ainsi qu'à John Shakeshaft et à Jean-Luc Schilling. Merci aussi à mes confrères et consœurs du *Monde*, Marine Jacot, Jean-Louis Andreani, grand expert hippique, et à Didier Rioux, chef du service de la Documentation, qui m'ont permis de corriger de nombreux détails et interprétations. Je dois aussi mentionner l'aide de Paul Raw.

Extrait de la publication

CET OUVRAGE A ÉTÉ REPRODUIT ET ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR ROTO-PAGE PAR L'IMPRIMERIE FLOCH À MAYENNE EN MAI 2007, POUR LE COMPTE DES ÉDITIONS DE LA TABLE RONDE.

Dépôt légal : juin 2007.
N° d'édition : 149107.
N° d'impression : •••••.

Imprimé en France.

Extrait de la publication